

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

CELLE ne peut aucunement vous intéresser ; sans quoi, j'aurais depuis longtemps confié à votre intelligent esprit pourquoi je ne suis plus l'homme du livre que vous avez lu. Dès qu'on renonce à jouir pour savoir davantage, on devient vieux. " Ne vous a-t-on pas dit dans votre enfance : — Chacune de tes fautes te rend coupable de la mort sanglante du Christ sur la croix ? " — Quand j'étais enfant, cette phrase m'impressionnait à me donner la fièvre. Maintenant, je me la répète sous une forme nouvelle : " — Chaque bonheur dont tu jouis, tu le voles à un de tes semblables. "

Pourquoi épaissir l'air pur de votre forêt avec la poussière de ma bibliothèque !

Nous autres prophètes modernes, nous ne montons pas sur une montagne, pour parler au peuple ; j'aimerais mieux cela, quant à moi. Nous étudions d'abord l'économie politique, la statistique, les gros livres les plus secs et les plus abstraits ; puis, nos petites et étroites idées bien diluées et affaiblies par le mélange de celles des autres, alors... Mais vous aimez mieux écouter le chant des oiseaux ! Ce bouvreuil prisonnier auquel vous avez ouvert sa cage ! Il n'est pas revenu de lui-même dans votre chambre !

Lisez dans l'Évangile le récit de la miraculeuse pêche de Pierre ; alors retenez en vous-même, et ne prenez pas un filet à mailles si étroites, que rien ne puisse trouver moyen de passer au travers.

Hier, jour de naissance du roi, nous avons eu cortège aux flambeaux et *Commerce*. Nos braves étudiants me distinguent toujours dans ces grandes occasions ; probablement, parce qu'en retour, je leur donne de fort bon vin. Quand ils ont chanté le *Gaudeamus*, j'ai éprouvé une secousse. Il m'a semblé que j'avais lu récemment ce mot en lettre d'or quelque part, sans doute dans un vieux manuscrit. Mais je garde soigneusement mes manuscrits à l'abri de l'air salé de nos côtes, qui les ronge et les altère.

Au reste, nous avons ici un superbe laboratoire de chimie ; j'ai été assister à un cours, dans l'intérêt d'Ulric. Ces physiciens et ces chimistes sont bien favorisés ; leur besogne se borne à décomposer et à désagréger toutes choses. Nous, quand cela nous arrive, ils nous faut ensuite reconstituer ce que nous avons détruit. C'est pour cela qu'il vaut autant se garder de renverser, lorsqu'on n'a rien à mettre à la place vide !

Je suis de votre Altesse le très humble serviteur.

BRUNO HALLMUTH.

XI

Rauchenstein, 28 mars 18...

Il suffit de quelque chose d'aussi invisible et d'aussi insaisissable que la poussière d'une violette morte, pour

faire jaillir un arc-en-ciel de moi à vous, très honoré professeur ? Et de plus délicat, plus insaisissable : un soir, le mot magique de mère ! Tout ce que j'ai ressenti dans ma vie de douleur, d'angoisse et de désir est enfermé dans ce seul mot ! Mon cœur d'enfant orgueilleuse, que rien ne faisait plier, qui défiait le plus sévère châtiment, étouffait ses larmes, refusait de demander pardon, — mon cœur se fondait à ce nom ! On ne peut le prononcer sans courir le risque d'éveiller des pensées que nous ignorons nous-mêmes, et qui ne veulent plus se laisser imposer silence. De cette mère, morte jeune, je ne me rappelle rien, absolument rien, que ses derniers moments, sa main déjà glacée, pesant sur mes cheveux, lourde comme le plomb, et ces deux mots murmurés dans un souffle " — Fidélité ! Devoir ! " — Alors elle devint immobile, ses lèvres ne remuèrent plus, mais ses yeux se rouvraient toujours pour me regarder.

Pendant bien des mois, je me réveillais la nuit, en sursaut, effrayée par ces yeux que je revoyais en rêve, et je pleurais alors toute seule dans mon oreiller. On m'avait défendu de parler d'elle à mon père ; je n'ai encore aujourd'hui dans la maison qu'une seule personne, avec qui je puisse causer de ma mère. C'est une vieille femme de chambre aveugle, qui l'avait élevée dans son enfance, et ne l'a jamais quittée jusqu'à sa mort. Elle dit qu'il n'y a plus sur la terre d'anges semblables.

Elle m'aime bien aussi, mais autrement, pas comme on aime une morte. Elle est très intelligente, a vu beaucoup de choses, et si je suivais toujours ses conseils, je ne ferais pas tant de sottises. Je lui ai souvent demandé ce que je devais faire, pour ressembler à ma mère. — " Oh ! petite, il s'en faut encore de beaucoup " me répond-elle toujours.

Ma grand'tante n'est pas de cet avis. Elle est trop vieille, et elle m'adore parce que je suis l'héritière des Rauchenstein, me pardonnant de n'être malheureusement qu'une fille.

Mon père n'a jamais voulu se remarier, quoique mes grands oncles le lui reprochent toujours, lui répétant qu'il doit à sa race d'en perpétuer le nom. Ma grand'tante dit que c'est mauvais signe lorsqu'un homme refuse de se remarier ; cela prouve qu'il n'a pas été heureux la première fois. Je ne puis dire que je meure d'envie d'avoir une belle-mère ; mais un frère ! J'ai des sœurs une idée moins avantageuse ; elles se querellent trop fréquemment ! Mes deux tantes, les sœurs de mon père, sont souvent tout à fait fâchées l'une contre l'autre ; alors, je suis obligée de servir d'arbitre, ce qui est très comique, à mon âge. Du reste, on m'appelle toujours et partout, quand une pendule ne va pas, quand un petit chien est malade, quand une porcelaine se casse, ou pour commencer un ouvrage difficile. Je voudrais savoir comment la maison marcherait sans moi, tant je suis une personne d'immense importance ! N'est-ce pas ? vous ne vous en seriez jamais douté ; je ne vous faisais pas un effet si imposant ? Traitez moi donc un peu moins de haut en bas, très digne Monsieur le Professeur Docteur Hallmuth ! Et je ne me suis pas écriée tout de suite : " Arrêtez ! ma personne est sacrée ! sur moi repose le